

**POUR UNE EDUCATION PERSONNALISTE
DANS UNE SOCIETE ANTI-PERSONNALISTE**

**COLLOQUE VIE NOUVELLE, 2-3 AVRIL 2005
Le personnalisme aujourd'hui : au-delà de MOUNIER
ATELIER**

Que signifie éduquer dans un contexte de désordre établi, marqué par les conformismes du paraître, de la compétition, de l'argent, par l'hédonisme et l'immédiateté de la jouissance, société où il faut naître à 30 ans tout fait et disparaître à 40 ou 45 ans parce qu'on commence à coûter trop cher, dans un monde où les plus démunis, malgré les progrès indéniables, se sentent abandonnées en face de ceux qui ont les moyens de choisir, comment proposer une éducation qui ouvre à une véritable personnalisation et chacun et de tous ?

Quelles peuvent être les conditions de possibilité d'une libération créatrice d'humanité ? Si la personne "surgit, s'expose, affronte" ainsi que l'a écrit et vécu Mounier, quelles peuvent être les exigences d'une vie personnelle et les exercices essentiels de la formation et du développement de la personne ?

Selon la conception personnaliste et communautaire de Mounier, " l'éducation n'a pas pour but de façonner l'enfant au conformisme d'un milieu social ou d'une doctrine d'Etat. " ¹ Elle ne vise pas non plus l'adaptation à une fonction (sociale) ou à un rôle dans un système de relations privées. Elle ne cherche même pas à faire des citoyens conscients, de bons patriotes ou de bons républicains, car sa mission est de susciter des personnes capables de vivre et de s'engager comme personnes, c'est-à-dire à préparer progressivement l'enfant à l'usage de sa liberté et de sa responsabilité. Il ne s'agit donc pas de " caser " l'enfant pour qu'il devienne un rouage de la société, même si la possession d'un métier est nécessaire pour développer un minimum de liberté matérielle. Mais une formation technique n'est pas le centre ni le ressort de l'œuvre d'éducation.

De plus, si l'activité de la personne est liberté et visée d'une unité, une éducation ne peut être totalitaire (c'est-à-dire matériellement extrinsèque et contraignante), mais elle

¹ E. MOUNIER, *Œuvres*, Tome 1, p. 550, (*Manifeste au service de du personnalisme*, chapitre 3 : Structures maîtresses d'un régime personnaliste, I- L'éducation de la personne. Principes d'une éducation personnaliste)

doit être **totale** en ce sens qu'elle touche l'homme tout entier, dans toutes dimensions, d'où l'impossibilité d'une éducation " neutre ".

1- L'apprentissage des limites et la découverte de l'altérité

Tout chemin d'éducation en humanité implique que l'on pose des barrières, des lois, pour découvrir sa propre identité, et en même temps qu'on s'ouvre à d'autres réalités, car l'esprit humain ne saurait se satisfaire de ce qui lui est donné. Il a besoin de l'affrontement à autrui pour se découvrir lui-même, à travers le geste, le comportement et la parole.

L'éducation d'un enfant implique l'apprentissage et la reconnaissance des limites : à travers les injonctions positives, les refus opposés à ses caprices, (régulation souple et ferme, attentive et bienveillante de la vie commune où chacun a droit au respect de son **corps**, de son espace, de son temps : règle des repas, du coucher...), les parents offrent une résistance au moi omnipotent du petit d'homme ; par là, ils lui permettent de découvrir sa propre identité. C'est par la rencontre, l'affrontement à l'altérité, d'abord perçue comme extérieure à soi, que se construit le moi propre de l'enfant. Si les éducateurs laissent l'enfant faire tout ce qui lui plaît n'importe quand, n'importe comment, ils deviennent les esclaves d'un petit tyran qui est lui-même prisonnier de ses impulsions non contrôlées, et c'est l'enferment réciproque qui correspond à cette illusion d'une liberté imaginaire littéralement "infernale".

Reconnaître ses propres limites, c'est découvrir déjà, que **son corps est soumis à un certain nombre de lois, et ne peut pas répondre immédiatement à tous ses désirs** (voler dans les airs pas lui-même, être dans deux endroits à la fois...), qu'il est soumis à **un ordre biologique (héritage génétique), sexuel (homme ou femme), cosmique et spatial**, ordre qui s'impose à lui (la gravitation de la terre ou l'apesanteur dans l'espace sidéral), **un ordre temporel** qui correspond aux âges de la vie (les capacités d'un homme de vingt ne sont pas celles d'un enfant de dix ans ni celles d'un vieillard de quatre vingt dix ans), qu'il **habite une langue, une culture, une géographie, une appartenance sociale** (l'existence sera peut-être vécue différemment si l'on est né fils de PGG ou enfant d'exilé, petit roumain) ; dans un premier temps ces limites imposent des règles de vie sociale, des habitudes alimentaires, vestimentaires, des symboles, des traditions religieuses ou non, etc...

Bref, devenir un homme ou une femme, c'est apprendre à intérioriser ces réalités qui sont autant de repères et de normes qui peuvent apparaître comme des bornes, des limites, mais qui sont nécessaires, semble-t-il, au développement de toute personne humaine, en ce sens qu'elle fonde une identité dans et par la rencontre de l'altérité. Exister, c'est " être-avec ".

Pour devenir soi-même, il convient donc d'accepter les réalités qui s'imposent à partir de la condition d'un homme "limité", qui n'est pas le tout mais qui n'est pas rien non plus. Il s'agit là de la contingence humaine, de la finitude, qui s'exprime dans toutes les situations existentielles où se manifeste la dépendance de l'homme par rapport à ce qui l'entoure et à ce qui le constitue. **Nul n'est le centre du monde, nul n'est le tout pour un autre.**

De plus, très souvent, cette finitude peut se traduire par des imperfections, des défauts qui accentuent encore les "limites" de sa condition à travers ce qu'on nomme déficiences, infirmités, handicaps physiques ou mentaux qui expriment la faiblesse fondamentale de l'homme. Les questions viennent alors sur les lèvres : quel sens peut avoir une vie qui paraît si "diminuée" en apparence, par rapport à ce qui est perçu comme "normal" parce qu'habituel ?

A ce propos, remarquons que notre société, au cours de dernières décennies, n'a cessé de progresser dans les découvertes et possibilités thérapeutiques, au point que, collectivement autant qu'individuellement, **la conception de la santé** s'est précisée en termes de promotion et de revendication d'une "qualité de la vie", peut-être aussi en réaction à un univers marqué par l'inflation du quantitatif..

En même temps, s'est développée une certaine idée de la "normalité" qui résonne en une conception quasi mythique du bonheur comme existence excluant pratiquement la souffrance. Tout se passe comme si les mentalités, en écho à la croissance de la maîtrise d'un certain nombre de phénomènes relatifs à la vie, en étaient venues à considérer que la **maladie, la privation de l'exercice de capacités jugées "normales", le handicap, la mort, signifiaient injustice, échec et scandale.** Ce qui conduit à réfléchir sur notre façon actuelle de vivre et de penser nos limites. (Cf. l'intérêt à ce propos des ouvrages de F Jullien : *Eloge de la faiblesse...*)

Autrefois, en effet, **dans les sociétés traditionnelles, l'infirme** (*infirmus*) désignait celui qui manquait de force, l'impotent ou l'invalidé, celui qui était marqué par un défaut, un difformité, incapable de vivre "comme les autres", une sorte de mutilé qui avait subi une dégradation, une détérioration, un dommage, une altération, **signe d'un châtement pour le corps social tout entier.** Il était "singularisé" par sa "différence qualitative", comme si faute de techniques médicales réparatrices, le corps social compensait son impuissance par l'abondance de significations symboliques. (bouffon, fétiche et/ou danger). Celui qui est autre que les autres est en quelque sorte "envoyé" au groupe comme un signe venant de l'au-delà du groupe, signe maléfique ou bénéfique selon le type d'infirmité ou de dépendance.

Aujourd'hui on parle plus facilement de **handicap** comme figure de l'infirmité, du dysfonctionnement perçu comme un accident . C'est bien encore une image de

l'extériorité qui apparaît dans ce mot, mais le principe en est différent. Ce ne sont plus les dieux ou les anciens, c'est le sort (*hand in cap*), ou le hasard, contrebalancé par l'action réparatrice de l'homme. Ce mot évoque l'idée que tout le monde peut être remis dans la course et doit être admis à le faire, moyennant la levée du désavantage. Autrement dit, on n'est plus dans l'ordre des significations mais dans celui du **traitement**, et de la réparation - compensation. Il y a bien un changement du regard dans une perspective d'intégration, mais il reste encore beaucoup à faire. (Cf E. Laborit, F Jullien)

Ce qui apparaît aujourd'hui, c'est une sorte de paradoxe : un type d'homme qui ne sait pas vraiment ce qu'il est ni où il va, comme si ses prodigieuses capacités et l'accumulation de ses productions lui obturaient le regard et l'empêchaient de se comprendre lui-même, emporté qu'il est dans un tourbillon kaléidoscopique qu'il ne parvient guère à dominer, sauf à rompre radicalement avec les modes de vie du plus grand nombre. Plus nous luttons contre les maux, plus nous avons l'impression que les limites de notre condition reculent, et plus en même temps, nous nous rendons vulnérables (fragilité de notre environnement, fiabilité de plus en plus réduite par rapport à ce que nous mangeons, ce que nous recevons comme informations...)

Nous vivons dans un monde où la mobilité, l'adaptabilité semblent prédominer, monde où l'affectif et l'émotion l'emportent souvent sur le rationnel et l'esprit critique. Déjà, il y a 30 ans, l'intellectuel britannique **Raymond Williams**, parlait de **“la privatisation par la mobilité”**², correspondant au besoin d'être sans cesse connecté à autrui. Ce mouvement semble reposer sur la disparition de la production à petite échelle et sur le déplacement du lieu de résidence loin du travail et de la prise de décision **Selon Williams, ce n'est pas la conséquence du progrès technique, mais plutôt le produit des rapports de forces qui oriente la société.** Cette dynamique a développé l'urbanisation dans les pays capitalistes, l'extension des banlieues, avec les phénomènes de ségrégation sociale que l'on connaît bien. Pour rendre malgré tout habitables des paysages désolés, il fallait des voitures et des parkings, ainsi que de nouveaux modes de communication : la télévision et le téléphone portable ont défini deux modes complémentaires de lien au monde extérieur, mode intrusif et parfois insupportable aujourd'hui, au point que l'on commence enfin à s'inquiéter des conséquences sur la santé publique (physique et psychique).

On peut aisément comprendre le sentiment de désarroi et l'inquiétude éprouvée par ceux qui ont connu un autre univers que celui de l'information et de la consommation, où les enfants naissent presque avec un ordinateur et un portable au bout des doigts.

²R. WILLIAMS, *Television: Technology and Cultural Form*, Fontana, Londres, 1974, p. 26.

D'où la **double réaction observée** : soit la **violence** de ceux qui se perçoivent comme exclus du système ou qui estiment en bénéficier insuffisamment (on peut évoquer aussi le développement de nombreuses "mafias" qui profitent de la vulnérabilité des plus faibles ainsi que des nouvelles conditions de mobilité de populations démunies) ; soit la **démission** provoquée par un sentiment d'impuissance avec ses conséquences, alcool, drogue, marginalité (un jeune sur quatre a touché à la drogue, nombre important de suicides chez les jeunes...)

Dans ce monde qui bouge trop vite, sans cadres communs qui structurent la vie des groupes, un énorme besoin de sécurité se fait sentir, ainsi que la nécessité de trouver des repères qui ne soient pas seulement extérieurs. Le changement, comme toute situation-limite à laquelle un être humain est confronté, aboutit à des moments de crises que nous connaissons bien quand nous sommes personnellement affrontés à des modifications auxquelles nous n'étions pas préparés, ou que nous ne voulions pas anticiper par peur de l'inconnu.

Car c'est de cela qu'il s'agit en effet : un bouleversement, une nouveauté peuvent conduire à des modifications dans nos comportements, nos habitudes, nos convictions. N'est-ce pas alors l'occasion d'une remise en question qui nous fait découvrir des potentialités insoupçonnées de notre condition humaine ?

2- La crise comme expérience décisive pour grandir en humanité

Affrontée à l'expérience de mes limites et de celles d'autrui, je découvre ma finitude, mon incapacité à maîtriser l'avenir. Même si je pressens que je ne me réduis pas à cette finitude, à ces limites imposées par ma situation, au moment même où je perds nos repères habituels, **je ne sais plus quelle est ma place dans l'univers**. Tant que je me trouvais dans une position relativement stable, je pouvais m'éprouver comme "enracinée" dans une langue, une culture, des traditions...La crise survient, (accident, maladie, deuil) qui me fait vivre un **déplacement**, je n'ai plus d'ancrage. Désormais je deviens errante, nomade, comme en exode par rapport à mes certitudes d'antan. Je me vis alors comme une **personne déplacée**, ce qui peut engendrer l'angoisse et paradoxalement aboutir à une paralysie et un refus de bouger. Je ne veux pas être délogée de la situation précédente où tout était prévu, déjà là, sans trop de surprises, et je ne souhaite qu'une chose, rétablir la situation précédente.

En même temps, **cette crise, épreuve de mes limites, me fait perdre la hiérarchie de valeurs** qui guidait mes préférences. Il n'y a plus de ciel des étoiles fixes, les balises

sont en panne, et je peux aboutir à une situation où je ne sais plus qui est avec moi et qui est contre moi. Je ne distingue plus mes amis de mes ennemis. Plus encore, je fais l'épreuve des limites de ma tolérance³ : j'éprouve dans ma chair l'**intolérable**. **Ma liberté est atteinte et je me perçois comme soumise à un environnement que m'absorbe et m'asphyxie. Que deviennent alors mes projets, mes désirs, mes aspirations ? Que signifie vivre dans ces conditions ?**

Et pourtant, c'est à partir de la conscience de cet intolérable, que, petit à petit, je vais tenter de m'interroger, prendre du recul et décider de ce que je vais faire si je ne veux pas seulement survivre mais **vivre en être humain**.

Sur quoi m'appuyer pour donner sens à mon existence, sinon sur ce qui **en moi demeure**, ce qui est stable, ce qui ne change pas, ce qui peut me donner une certaine assurance, quoi qu'il arrive autour de moi ? N'est-ce pas la dimension spirituelle de mon être, appuyée sur les réalités physiques et psychiques, qui va me permettre de mieux me comprendre moi-même ?

La dimension spirituelle de l'être humain

Il ne suffit pas de vivre, en effet, c'est-à-dire d'éprouver, d'agir, de sentir, de faire, de parler (ou de se taire), bref de "remplir" le temps et d'occuper l'espace jusqu'aux plus lointaines galaxies. Il s'agit de devenir capable de **réfléchir sa vie**, non pas en un sens spéculatif ou en une sorte de jouissance mentale, mais en s'appuyant sur la conscience que chacun a de sa propre vie, à partir de l'expérience **spirituelle** de son être.

L'**esprit**, c'est, en effet, cette réalité qui, au plus profond de moi, me fait aspirer, à partir du somatique et du psychique, à une plénitude unifiant tout mon être sans réduire aucun de ses aspects : moteurs, sensibles, sensoriels, sentimentaux, affectifs, imaginatifs, rationnels. L'esprit se manifeste par le dynamisme de l'intelligence qui discerne, qui tranche, et rassemble en unifiant. L'**esprit** c'est la capacité de symboliser, de relier les divers moments de mon histoire grâce à la mémoire qui inscrit en moi la présence des événements. Je peux **interpréter** ce qui m'arrive, et faire en sorte que les changements douloureux ouvrent un avenir pour moi-même et pour autrui⁴.

³ Cf. l'analyse que fait Paul Ricœur de la crise dans sa préface à *Ecrits sur le Personnalisme*, d'Emmanuel Mounier, Points-Essais, Seuil, 2000.

⁴ Pour comprendre en quoi consiste cette activité de l'intelligence profonde qui caractérise l'être humain comme **être spirituel capable de symboliser**, il faut relire Luc, 2, 19, où apparaît le terme grec "*sumballousa*" de "*sumballô*" (qui a donné "symbole") : après les événements du début du chapitre 2, "Marie retenait toutes ces choses et les **repassait (méditait)** dans son cœur" ; la *Tob* traduit ; "elle retenait tous ces événements en en cherchant le sens". C'est l'attitude qui consiste à se remémorer tout ce qu'on a vécu en reliant entre eux les événements par un acte d'intelligence. Symboliser, en ce sens, c'est comprendre en profondeur, dans une démarche d'intériorité et de disponibilité qui ouvre à une interprétation vivante et

Mon existence, en effet, je ne la tiens pas de moi-même. Je ne me fonde pas moi-même, pas plus que mes géniteurs d'ailleurs. Nul être humain ne peut s'auto-produire ni s'auto-fonder. Il ne suffit pas de naître ou d'être né comme chair humaine, encore faut-il pouvoir s'inscrire dans une généalogie, dans une **filiation**, traduite dans l'activité du langage, (donner un nom). Cette filiation n'est pas seulement la chaîne des générations successives ; elle se réfère à un **principe**, c'est-à-dire à un au-delà de la filiation, à une source. **Réfléchir sa vie, c'est donc aussi se situer dans une histoire orientée, qui a une l'origine et une fin ; c'est signifier que chacun se présente comme un être fini, contingent, inachevé, et en même temps un être ouvert à une histoire où il attend, espère, marche vers un horizon qui transcende et dépasse sa propre finitude. Réfléchir sa vie au cœur des changements, c'est prendre conscience que rien ne saurait soumettre mon esprit, car il transcende tout ce qui tente de l'asservir.**

Si nous nous éprouvons comme fragiles et vulnérables, si nous refusons de nous laisser asservir, c'est que nous avons les moyens de penser cette fragilité pour en faire un tremplin de création. Réagir contre ce qui nous enchaîne, c'est signe que nous ne sommes pas immergés, englués dans les événements qui s'abattent sur nous. Nous avons en nous des "réserves" d'imagination et de création pour répondre aux défis de notre temps.

A quelles conditions ?

Il nous faut peut-être apprendre à transformer les impératifs en indicatifs, et trouver des attitudes qui soient occasion de renouvellement et de libération créatrice. Cela suppose de :

1) Prendre le temps de penser, c'est-à-dire d'abord d'écouter, de s'informer selon des sources diverses, afin de se former soi-même un jugement argumenté. Plus la réalité paraît contraignante, plus l'urgence se fait sentir, et plus il convient de s'arrêter, de se recueillir, de crainte d'être emporté par le mouvement qui ressemble à un tourbillon. Ecouter, activement, c'est prendre du recul, s'interroger, discerner, pour éviter de se laisser subjugué.

Ce premier moment est capital pour notre responsabilité éducative. Ecouter les jeunes par exemple, c'est les inviter eux- aussi à écouter de manière critique tout ce qu'ils entendent. C'est leur apprendre à s'interroger pour juger de ce qui est bien pour eux en profondeur et pas seulement au niveau de leur affectivité et sensibilité. **Ecouter attentivement, c'est aussi devenir capable d'anticiper sur les changements à venir, c'est se donner du large pour, le moment venu, accepter ou refuser les modes et façons de vivre que la société adopte en majorité.** C'est se donner la chance de

féconde.

“rebondir” quoi qu’il arrive. Cela signifie aussi développer en soi la **dimension d’intériorité**, de silence dans un monde de bruits et d’images envahissantes, et donc devenir **éducateurs d’intériorité**, à la fois par l’exemple et les conseils judicieux permettant aux jeunes l’apprentissage d’une saine introspection.

2- Le temps de l’écoute n’est pas détaché du temps de la transmission par le **partage des questions**. Le dialogue est nécessaire pour entendre ce que disent les autres pour discerner **avec eux** ce qui est bon **pour tous**. Cela suppose d’apprendre ensemble la confiance, dans un monde où le vol, la fraude, le mensonge sont devenus monnaie courante. Aller à contre courant suppose de la force et des convictions argumentées, mais dans un esprit d’ouverture, sans se laisser démonter par des attitudes provocatrices qui sont souvent des appels désespérés. Dialogue au cœur de conflits, selon des modalités à déterminer, capacité de résister au stress et aux pressions, c’est aussi cela l’exercice de la liberté au service du bien commun.

3- Avoir un projet à long terme pour sa propre existence et en même temps être détaché et être prêt à quitter la terre puisqu’un jour nous mourrons. C’est dans ce paradoxe (être ancré dans un projet et en même temps être désapproprié de soi) que se tient la véritable expérience de libération. Savoir ce que l’on veut pour soi-même, et pouvoir l’exprimer simplement, ne craignant ni les incompréhensions ni les malentendus, mais faisant tout pour les dissiper.

4- Développer en soi le sens de l’humour (lié au sens critique). “L’humour, écrit J Lacroix dans *Le sens du dialogue*, est la marque de la suprématie de l’esprit...Il ne va pas sans quelque connivence et un secrète complicité avec ce dont on se moque : son détachement ne rompt pas l’adhésion...L’humour est le scepticisme surmonté, il annonce déjà la foi”. C’est souvent d’ailleurs dans le tragique des situations les plus déshumanisantes que surgit l’humour comme révélation de la compassion et de la tendresse au cœur de la désolation. (Cf. le film :La vie est belle).

Ces quatre attitudes peuvent nous permettre d’entrevoir le dépassement de nos limites à partir d’une juste appréciation de notre liberté.

3-Dépassement et liberté

Selon Mounier : “L’expérience fondamentale que nous avons de notre réalité personnelle est celle d’un destin déchiré, tragique, d’une situation-limite.. L’inquiétude, la mobilité ne sont pas des valeurs en soi. Mais à force de déconcerter nos arrangements, nos

prudences, nos ruses, elles nous révèlent que pour notre tourment nos mains n'ont aucun remède, que nous ne trouverons la tranquillité ni dans le foisonnement de nos désirs contradictoires, ni même dans une ordonnance qui ne fera que nous jeter plus avant. Le sacrifice, le risque, l'insécurité, le déchirement, la démesure, sont le destin inéluctable d'une vie personnelle."(Tome 1 p. 530)

"Nous n'expérimentons pas directement la réalité achevée de notre personne. Ma connaissance de ma personne et sa réalisation sont toujours symboliques et inachevées."

En effet, la reconnaissance de mes limites peut faire surgir **le désir de ne pas en rester là, de me dépasser, dans la mesure où il n'y a jamais de solution toute faite aux problèmes humains.** J'affronte alors le réel dans sa radicalité en acceptant une démaîtrise par rapport à mes habitudes et certitudes et je peux alors approfondir le sens de ma vie. Jusqu'où suis prête à aller dans la descente en moi-même et dans le "laisser-faire" qui est disponibilité à l'événement, une fois la révolte dépassée?

Je peux alors découvrir que **la personne n'est ni l'individu biologique, ni une machine plus ou moins performante. Ma personne est une unité à la fois singulière et pénétrée d'universalité, unité psycho-physique et spirituelle qui échappe à toutes les définitions et délimitations qui prétendraient la circonscrire à partir de critères scientifiques ou techniques. En ce sens on pourrait dire que la conscience de la limite est déjà une visée qui la traverse et qui porte plus loin qu'elle.**

Reconnaître mes limites, c'est à la fois découvrir l'existence comme un creuset de souffrance et un révélateur de gloire ; devant les déficiences et fragilités de ma nature révélatrices de ma propre précarité, de la précarité de l'espèce humaine, je peux, soit fuir et occulter ma condition, soit la refuser par la révolte ou le suicide, soit entrer dans un itinéraire où je consens à me laisser guider jusqu'à donner non plus ce que j'ai, mais à partager ce que je possède plus comme mien.

La liberté humaine se trouve alors transfigurée : bien loin d'être refus ou acceptation, elle n'est plus seulement adhésion ou consentement, elle traduit un authentique retournement de l'être, **une conversion du regard qui conduit à un mouvement de dépassement et de dépouillement, de dépossession radicale.**

L'éducation dans ce qu'elle a d'essentiel, vise à orienter le désir en tenant compte de la main, de la peau, du cœur et de l'esprit :

*La conscience a besoin de repères, c'est la pédagogie,

*la sensibilité a besoin d'aiguillons, de stimuli, c'est l'ouverture au beau (esthétique)

*le cœur a besoin de symboles pour vivre avec autrui (éthique)

*l'intelligence unifiée, aime et savoure: *saper 'aude ose goûter !*

Les 3 exercices essentiels de la formation et du développement de la personne:

- La méditation = recherche de sa vocation, i e de l'appel qui oriente la liberté
- L'engagement = reconnaissance de sa participation à une histoire collective, à un moment donné, avec tout ce que cela suppose
- Le dépouillement = initiation au don de soi, au partage avec autrui pour une vie plus communautaire.

Conclusion : L'éducation comme chemin de personnalisation

Chaque être humain est inédit, inouï, et chacune de nos aventures historiques personnelle est tendue entre 2 pôles:

-le pôle temporel de notre finitude, de notre inscription singulière dans une culture, une société où notre liberté doit répondre avec discernement aux questions de nos contemporains, c'est le pôle du relatif;

-le pôle transhistorique qui indique que chacun de nos actes ne saurait se réduire à ce qu'ils apparaissent dans un parcours limité, mais qu'ils ont une valeur, un poids d'éternité, car à travers ce que nous faisons, il en va de notre rapport à l'absolu .

Cette tension dynamique entre l'éternel et le temporel situe notre tâche éducative comme chemin de personnalisation.

“L'enfant n'appartient ni à la société, ni à la famille, ni à l'Eglise, ni à l'école ; il est un sujet aux possibilités multiples à actualiser, à orienter, à libérer”. . “Le but de l'éducation, ajoute-t-il, n'est pas de faire, mais d'éveiller des personnes”. Tel est bien le but, la finalité d'une communauté éducative, à l'intérieur d'un établissement d'enseignement secondaire, où chacun, selon sa fonction, du chef d'établissement au personnel de service, en passant par les enseignants et les cadres administratifs, contribue selon ses compétences propres, à révéler, à faire advenir les potentialités

créatrices de chaque élève, mais aussi de chacun des membres de la communauté. La tâche des enseignants et des éducateurs est de permettre aux jeunes de s'approprier les savoirs et savoir-faire tout en découvrant ce qu'ils sont et ce qu'ils ont à être, c'est-à-dire des personnes en voie d'unification.

Marie-Etiennette Bély

Université Catholique de Lyon